

« ...Au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive, le processus de dissolution de la classe régnante, de la vieille société tout entière, prend un caractère si violent et si âpre, qu'une petite fraction de la classe régnante s'en détache et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte en elle l'avenir. De même que jadis, une partie de la noblesse passa à la bourgeoisie, de nos jours, une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et notamment cette partie des idéologues bourgeois parvenus à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique. »

Pour ces transfuges, la question du « devoir vis-à-vis des masses » ne se pose plus. Elle se résoud d'elle-même du jour où ils prennent parti.

Donner comme « unique profession de foi intellectuelle » leur adhésion au principe de la révolution sociale, ces intellectuels-là ne s'en soucient pas, parce qu'ils savent que le prolétariat n'a que faire de ces sacrifices verbaux. La cause de la Révolution trace un devoir autrement grand devant ceux qui l'embrassent, ouvriers et intellectuels également confondus. Elle exige qu'on fasse passer les principes sur le plan difficile de la réalité, qu'on mette tout son œuvre afin que s'accomplisse l'émancipation ouvrière. Ce n'est donc pas seulement avec sa plume, mais également avec ses forces et, s'il le faut, avec son sang, que l'écrivain se fera soldat de la Révolution.

Subordonner son métier d'écrivain à son devoir de militant, et n'avoir d'autre vue que la cause prolétarienne, telle est la règle de vie que devra s'imposer l'écrivain révolutionnaire. Il ne peut y en avoir d'autres que pour ceux devant qui la Révolution n'est qu'un mot un peu plus rouge que les autres.

Mais nous voici bien loin de la question que vous posez. Et cela me permet de vous en adresser une autre, qui touche d'infiniment plus près aux destinées de la classe ouvrière.

Il y a quelque mois, un groupe de militants révolutionnaires, dont je suis, vous adressait dans *Contre le Courant*, une lettre ouverte vous demandant de prendre position dans la crise dont souffre le Parti communiste. Cette crise dure depuis longtemps. Elle a des manifestations multiples. Mais la plus éclatante, celle qui ne peut pas manquer de frapper et de faire réfléchir non seulement les ouvriers, mais aussi bien les écrivains qui se sont ralliés à la Révolution, c'est la répression qui s'abat en Russie soviétique sur les militants les meilleurs. On perquisitionne là-bas, on traque, on arrête, on déporte des hommes qui, il y a dix ans, furent les combattants les plus sûrs de la victoire prolétarienne. On prive de travail, on voue à la misère et à la mort des milliers d'ouvriers qui demandent tout simplement qu'on rende la parole au Parti tout entier, qu'on lui enlève le baillon sous lequel il étouffe depuis plus de cinq ans. Celui qui fut, aux côtés de Lénine, le chef incontesté d'Octobre, qui l'a conti-

nué après sa mort, on l'a chassé de Russie, il se trouve en exil, malade et en danger.

Ce sont pourtant des faits. Des faits qui crient dans le silence, percent l'obscurité, et se montrent aux ouvriers comme autant de questions tragiques. Vous n'y avez donc pas pensé? Ou bien estimez-vous qu'ils sont de ceux devant lesquels un écrivain officiel du Parti n'a qu'à fermer les yeux? Ou bien êtes-vous si loin de la classe ouvrière, qu'au lieu de lui répondre sur les seules questions qui la touchent, vous vous détournez d'elle pour entrer en conversation avec des gens, qui, déguisés ou non, restent ses ennemis?

Ecoutez, recensez, comptez les écrivains qui se disent « amis du peuple » et agissent en adversaires.

C'est le moment de se souvenir de certaines paroles justicières : « Dans la conscience pleine et entière de leur mission historique, et avec la résolution héroïque de l'accomplir, les travailleurs peuvent se rire des grossières invectives des gens de plume aux gages des gens du monde, et de la protection pédantesque de bienveillants bourgeois doctrinaires, débattant leurs banalités d'ignorants et leurs billesées de sectaires sur un ton dogmatique, comme s'ils étaient les oracles infaillibles de la science. »

En dehors des enquêtes et des bavardages d'écrivains, les vrais classements se font aux yeux des travailleurs : d'un côté de la barricade, ceux qui leur disent la vérité, partagent leur action et sont leurs frères de combat, et de l'autre côté — écrivains démocrates ou intellectuels ralliés à la bureaucratie du Parti communiste — ceux pour qui le sort ouvrier n'est jamais que littérature.

Magdeleine PAZ.

## Pour Miasnikov

(Suite de la page 16.)

Mais à peine arrivé en Perse, il fut à nouveau arrêté et amené le 19 mars 1929 à Téhéran. Les représentants soviétiques Davtian et Loganovsky exigèrent son extradition de la police persane qui refusa. Au bout de six mois, il réussit à s'enfuir à nouveau et à atteindre Karakeus en Turquie. Il put alors pour la première fois communiquer par lettre avec ses amis.

Malgré tous les efforts du Comité Miasnikov, formé dès que la nouvelle de son évasion parvint à ses amis d'Allemagne, il n'a pas été possible à ceux-ci de le faire venir en Occident. Le visa allemand ayant été obtenu au début de juillet dernier, la diplomatie soviétique s'entremet aussitôt et, pour mettre obstacle au départ de Miasnikov, ne trouva rien de mieux que de répandre sur son compte d'infâmes calomnies qu'elle communiqua au consulat allemand. Miasnikov se trouve là-bas complètement démuné de ressources, privé de toute liberté, en butte à toutes sortes de difficultés, de menaces et de chicanes.

Le Comité de rédaction de *Contre le Courant* a décidé de faire parvenir au Comité Miasnikov le montant de la souscription recueillie pour le « Secours Trotsky », soit 300 francs.